

SON CORRESPONDANT

(Suite de la page 14)

teur qu'elle avait consulté la vit si gravement atteinte, qu'il la fit rentrer pour rien.

—«Vous paierez plus tard», fit le brave homme, «en attendant, guérissez-vous.

Le repos, petit à petit, faisait revenir du rose aux joues pâlies de Mademoiselle Dugal. Son esprit devenait de jour en jour moins morose. Elle reprenait le goût de vivre.

Un matin, elle trouva dans sa chambre une gerbe de fleurs. Heureuse comme une enfant, elle pleurait de joie.

—«Quelqu'un pense à moi, je ne suis donc pas abandonnée», fit-elle à l'infirmière qui lui lut un billet qui accompagnait les roses.

«Chère demoiselle», disait cette missive. «Moi qui suis la cause de votre malheur, moi qui ai fait souffrir votre mère, je viens implorer votre pardon; je ne peux avoir celui de celle que j'ai si indignement trompée; puisqu'elle n'est plus. Soyez bonne, accordez-moi une entrevue, et, peut-être, s'il en est encore temps, pourrai-je réparer le mal que j'ai causé et dont le souvenir me fait souffrir terriblement.

«Vous ne pouvez savoir combien le remords est cruel. J'ai perdu l'affection de mon fils. J'ai gâché sa vie qu'il essaye de refaire à l'étranger. Mon sort ressemble au vôtre. Nous souffrons tous deux. C'est au nom de cette souffrance que je vous supplie de m'accorder un instant à votre chevet. Si vous voulez être bonne, retournez ce billet à l'adresse ci-dessous avec un simple oui.

«Espérant votre indulgence, je demeure... Votre humble serviteur.

A. Clément.»

Emue par ces quelques lignes, Alice céda à l'impulsion de son bon cœur et elle renvoya la lettre avec ces trois mots: «Je vous attends».

L'après-midi de ce même jour, une de ces voisines de lit partait guérie.

Malgré les quelques semaines passées avec celle-ci, Alice s'était prise d'amitié pour cette inconnue. C'était réciproque d'ailleurs.

Au moment de partir, Mademoiselle Dugal lui demanda de lui rendre un service.

—«Voulez-vous être assez bonne, lorsque vous le pourrez, d'aller chercher pour moi des lettres au nom de Gisèle Lanctôt, à la poste restante.»

Celle-ci promit et le soir même, Alice reçut un paquet assez volumineux, dans lequel plusieurs lettres du Maroc s'y trouvaient.

Des reproches, des questions, et, même, Mademoiselle Dugal le devinait, un peu d'angoisse, émanait de ces missives.

—«C'est vrai, pauvre malheureux!»

«J'ai cessé de lui donner la consolation, mais, j'en ai eu tant besoin moi-même».

Puis, un immense bonheur emplit l'âme de la jeune fille. S'il avait écrit ainsi plusieurs lettres de suite sans se décourager, c'est donc qu'elle possédait en cet inconnu lointain, un ami sincère et, elle se promit bien, maintenant qu'elle avait bu la coupe de douleur jusqu'à la lie de verser un peu d'ambrosie à cet homme qui en avait tant besoin.

Après avoir lu et relu les lettres qui lui apportaient le souffle du Maroc, elle s'endormit heureuse, puisqu'avec des nouvelles de son correspondant et du père de celui qu'elle aimait, elle se sentait presque entourée d'une autre famille et ainsi, moins perdue, moins isolée, dans ce grand monde.

Le lendemain, lorsqu'elle était occupée à écrire à Georges Benoit, on lui annonça la visite de Monsieur Clément.

Toute émue, Alice se montra bonne pour lui. Elle eut pitié de cet homme vieilli, courbé comme un vieillard, et, puisqu'elle était femme, elle possédait un cœur indulgent. Ils parlèrent longtemps de la morte, du passé, et finalement de Gérard.

—«J'ai reçu des nouvelles de mon fils, cette semaine», fit Monsieur Clément. «Aimeriez-vous lire sa lettre Mademoiselle?»

Et, sans attendre la réponse, et sans voir l'émotion d'Alice, il lui donna une lettre qui venait du Maroc.

A la vue de l'écriture, Mademoiselle Dugal tressaillit. Furtivement, elle ouvrit la missive, et elle poussa un cri.

—«Mais, c'est lui! Mais, c'est lui! Mon Dieu! Que je suis heureuse!!!»

Voyant l'air ahuri du père de Gérard, elle expliqua:

—«Oui, Monsieur, depuis près d'un an, je correspond avec votre fils et je ne le savais pas. L'adresse sur cette lettre me le révèle.» Et elle expliqua comment une amitié était née entre eux. Ils comparèrent l'écriture, la date du départ, c'était bien les mêmes.

Alice n'avait donc pas perdu son bonheur; puisque Madame Dugal avait pardonné, il ne lui restait plus qu'à dévoiler son vrai nom à son correspondant, de changer l'amitié pour l'amour. Alors Alice, toute en larmes, mais des larmes de joie, celles-là, tomba dans les bras tendus de Monsieur Clément.

Deux mois se passèrent.

Ce jour-là, un bateau d'outre-mer ramenait du bonheur pour Mademoiselle Dugal et pour un pauvre père, tout heureux d'être soulagé du lourd poids qu'est le remords.

Alice était sortie de l'hôpital; le père de Gérard avait remboursé le brave docteur. Celui-ci, pris d'une amitié extrême pour la jeune fille, l'emmena chez lui où elle attendit ce jour béni où Gérard, à qui elle avait tout expliqué, lui reviendrait. Cette heure était arrivée. Le navire s'avancait dans le port. Impatient, elle trouvait qu'il était long à s'amarrer, que les passerelles ne s'abaissaient pas assez vite.

Enfin, après avoir dévisagé d'un regard anxieux toutes les figures, elle reconnut son Gérard. Le cœur bondissant d'allégresse, deux êtres s'étreignirent là, sur les quais.

— o —

Chroniqueurs Sportifs

(Suite de la page 11)

lutte. Ces trois sports sont de tous ceux qu'il préfère. Ses favoris, dans chacun d'eux, sont Aurèle Joliat, Babe Ruth et Jos Malcewicz.

ALPHONSE PROULX

«Ma carrière de journaliste peut se résumer en quelques mots», nous écrit M. Alphonse Proulx, «car depuis mon entrée dans le domaine sportif, je me suis plus occupé de la carrière des autres que de la mienne propre».

Sorti premier lauréat ès-arts de la classe des Rhétoriciens de 1927-28, au Petit Séminaire de Québec, il entra deux semaines plus tard au journal *Le Soleil* dont il est aujourd'hui le chroniqueur sportif. Il y fut d'abord correcteur d'imprimerie, besogne ingrate qui attend, avec celle de traducteur des dépêches, tous les débutants dans la carrière. De là, il passa au service des nouvelles, c'est-à-dire au reportage général, puis fut adjoint au chroniqueur sportif, qu'il remplaça à son départ.

Graisse excessive due au rhumatisme

Un seul remède pour les deux maux

Souffrant de rhumatisme au point qu'elle pouvait à peine marcher, cette femme commença à engraisser terriblement. Voici ce qu'elle écrit:—

«J'eus une forte attaque de rhumatisme dans les deux genoux, au point que je ne pus mettre les pieds à terre pendant trois semaines. J'engraissais aussi terriblement faute d'exercice. Je commençai à prendre Kruschen et persévérâi, et bientôt je pus constater son action tonifiante. Mon vilain rhumatisme disparut et, ce qu'il y a de mieux, je perdis mon embonpoint disgracieux. J'ai 50 ans, et si je vous dis que je fais sans difficulté le travail d'une femme de la moitié de mon âge, vous comprendrez pourquoi je ne jure que par les Sels Kruschen et les recommande partout».—M. E.

Les six sels de Kruschen aident aux organes à éliminer chaque jour les déchets et toxines qui nuisent au parfait fonctionnement de l'organisme. Rhumatisme et maux de tête disparaissent et, petit à petit, la graisse s'en va. Vous vous sentez bientôt bien portant, jeune et plein d'énergie.



MARCELLE DAVET

L'auteur du magnifique roman d'amour que nous recommandons tout particulièrement à notre clientèle comme étant d'un extraordinaire intérêt :

TON COEUR EST A MOI

Par

Marcelle Davet

DANS

**La Revue
Populaire**
d'octobre

En vente dans tous les dépôts : 15 sous

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus \$1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois
(Etats-Unis: \$1.75 pour 1 an ou 90c pour 6 mois)
d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom

Adresse

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE.
975, rue de Buillon — — Montréal